

LE SUIVANT

DANS LA MÊME COLLECTION

- Sandrine Soimaud, *Tu*, 2011.  
Cyrille Martinez, *Deux Jeunes Artistes au chômage*, 2011.  
Laurence Werner David, *Le Roman de Thomas Lilienstein*, 2011.  
Martin Belskis, *Dans le square*, 2012.  
Jean-Bernard Véron, *Idiane*, 2012.  
Aurélia Bonnal, *The Queen is dead*, 2012.  
Laurence Werner David, *À la surface de l'été*, 2013.  
Marc Molk, *La Disparition du monde réel*, 2013.  
Anne Luthaud, *Les Épinards crus*, 2013.  
Nicolas Clément, *Sauf les fleurs*, 2013.  
Gaëlle Héaulme, *Les Petits Contretemps*, 2013.  
Cathie Barreau, *Comment fait-on l'amour pendant la guerre ?*, 2014.  
Cyrille Martinez, *Musique rapide et lente*, 2014.  
Isabelle Zribi, *Quand je meurs, achète-toi un régime de bananes*, 2014.  
Marie-Aimée Lebreton, *Cent sept ans*, 2014.  
Antoinette Rychner, *Le Prix*, 2015.  
Ingrid Thobois, *Le Plancher de Jeannot*, 2015.  
Sylvie Weil, *Selfies*, 2015.  
Pierre Deram, *Djibouti*, 2015.  
Colombe Boncenne, *Comme neige*, 2016.  
Jérémy Lefebvre, *Avril*, 2016.  
Cédric Duroux, *Les Animaux sentimentaux*, 2016.  
Laurent Sagalovitsch, *Vera Kaplan*, 2016.  
Laurence Werner David, *À mes yeux*, 2017.

Sébastien Ménéstrier

# LE SUIVANT



BUCHET • CHASTEL

© Libella, Paris, 2017.  
ISBN : 978-2-283-03026-4  
ISSN : 2110-0713





**D**eux hommes sans arme viennent me chercher, j'ai dix-neuf ans, je les suis. Ma mère me regarde marcher derrière eux depuis la fenêtre de notre appartement. Je me retourne une fois vers elle puis je regarde devant moi, dans les rues il n'y a personne. Le jour se lève. Je veux partir depuis longtemps, je le demande dans mes mauvaises prières depuis des mois. Ce sera comme ça, avec ces hommes-là. Tous les jours des gens sont emmenés, car ils n'aiment pas assez notre grand pays, car ils ont fait quelque chose, car ils n'ont rien fait. Ça n'a pas d'importance. Moi je n'ai rien fait, rien contre le pays, rien pour lui, rien pour qui que ce soit. Je ne suis pas là encore. Dans un bureau un juge me lit le chef d'accusation, celui qui vaut pour tous. Je ne sais pas quoi faire avec mes mains, je le regarde dans les yeux autant que je peux. Je dis ce qu'il veut que je dise, je crois même durant un moment à ce que je lui dis.

Le lendemain je quitte Lyudinovo, je monte dans un train de marchandises avec d'autres hommes. Ils s'assoient contre les parois du compartiment, je reste accroupi. Bientôt je serai loin de chez moi. On roule vers l'est, le roulis du train régulier et puissant nous empêche de parler. Le jour se passe comme ça, puis la nuit, je ne dors pas vraiment. Je me lève parfois pour détendre mes jambes et je reviens m'accroupir dans mon coin. À chaque arrêt l'un de nous est désigné pour rapporter de l'eau et à manger, c'est mon tour au matin. Je sors du compartiment. On est dans la forêt déjà, elle est là énorme devant moi, je souris. Je prends la casserole de poisson bouilli qu'on me tend, je l'apporte aux autres. On roule ensuite jusqu'au soir, et quand le train s'arrête on descend tous. On nous fait mettre en rang avec ceux des autres compartiments, un chef de section nous répartit dans les camions. Je monte dans le premier devant moi.



Arrivés, on nous fait entrer dans un grand dortoir avec des lits sur cinq rangées, c'est la nuit. Des hommes sont allongés déjà, d'autres debout parlent ensemble, on doit s'installer où il reste de la place. Je vois un garçon de mon âge, les cheveux noirs, poser ses deux mains sur le visage d'un homme venu vers lui. Il lui parle de très près, presque front contre front. Je ne sais pas ce qu'il dit mais il l'assure de quelque chose comme s'il était l'aîné, qu'il devait s'en occuper. Je pose mes affaires sur un lit à deux rangées du sien, je le regarde un moment, jusqu'à ce qu'il ait fini de parler et qu'il retire ses mains.

Je vois les hommes forts, leurs bras épais et les tatouages dans leurs cous, leur façon de faire le vide autour d'eux. Je vois les hommes égarés, qui ne comprennent pas qu'on les ait pris à leur vie d'avant, qui ne savent pas même comment marcher ici. Je vois les hommes agiles, les hommes lents, leurs bras nus, leurs dents, leurs fronts, leurs nuques. Je peux parler à certains, leur serrer la main. Ils m'apprennent les règles du camp. Ici personne ne vole personne, personne ne tue personne, sauf si l'un d'entre nous renseigne les gardiens. Il est alors tué par un homme qui parle la même langue que lui. Pour le reste, il faut travailler chaque jour et manger peu.

À l'intérieur du camp il y a trois bâtiments pour les prisonniers, un pour l'administration, et un autre plus en retrait pour les malades. Entre les bâtiments il y a de la terre sèche où rien ne pousse. Ce ne sont pas les clôtures autour du camp qui nous retiennent, elles délimitent un territoire, le nôtre, pas plus. Les Russes de mon dortoir pensent qu'il ne faut pas essayer de s'enfuir, que même si on échappe aux gardiens on doit marcher des jours dans la forêt, mourir comme des chiens.

Avant l'extinction des feux, le garçon que j'ai vu le premier soir a des camarades autour de lui. Ils parlent, j'entends sa voix ferme et chaude depuis mon lit. Il n'a pas à être fier et dur pour se faire respecter, il veille sur eux, ça se voit. Il n'est pas une bête comme moi. Son corps est fin et tranchant. Dans la rangée je regarde aussi les corps les plus puissants, les hommes qui sont serpents, seuls. Je pourrais plus facilement être comme eux.

Je suis affecté au flottage du bois. Je vais avec les autres jusqu'aux abords du fleuve, les troncs énormes sur la rive forment des tas qui nous dépassent largement. On les prend et c'est très lent d'abord, on les fait avancer avec des cordes loin au-dessus de nos têtes. On tire fort, on est nombreux. Après quand le tronc bascule dans le vide pour s'abattre sur l'eau, il ne faut pas lâcher, garder la main ferme sur la corde. C'est là que je me tords, je sais que pour ne pas avoir mal il faut que je reste bien droit mais je n'y arrive pas encore. Le garçon est là, il sait se tenir droit. Je le regarde, j'essaie de répéter ses gestes comme si j'étais lui.

Une fois les troncs sur le fleuve, on monte dessus pour les attacher les uns aux autres, sur des centaines de mètres. Ils doivent rester liés pour que plus tard, bien plus bas, emportés par le courant, ils puissent être arrêtés, récupérés et sortis de l'eau. Le garçon se met à genoux, la corde entre les dents, je reste à bonne distance de lui. Lorsque parfois on est ensemble au-dessus des eaux, qu'on est si près que l'on pourrait se toucher, je recule de trois pas.

C'est l'été, une lumière dorée tombe sur le fleuve au moment où les gardiens sifflent la fin du travail. On a une heure de marche rangés par deux pour revenir aux dortoirs, je regarde la forêt, je pense à Lyudinovo. Là-bas, enfant, les jours de célébration, je marchais avec ma mère dans les rues de la ville, au milieu de ces centaines de gens dont on ne savait rien. On était serrés l'un contre l'autre, à réciter les chants de notre grand pays en attendant de rentrer à la maison. On s'aimait et on était seuls, méfiants. Adolescent j'ai commencé mes mauvaises prières pour qu'on me tire de là, j'ai promis qu'ensuite je saurais quoi faire. J'avais des forces pour courir, je tenais longtemps sans m'arrêter. C'est une autre force qui me manquait.

Dans notre dortoir on se retrouve selon la langue qu'on parle, russe, polonais, ukrainien. Je m'assois parfois parmi les camarades du garçon. Avant le camp il était à Moscou avec ses deux frères, de là des luttes ont commencé contre l'État, l'armée. Ils ont fait des choses contre les autorités, des choses violentes, je n'arrive pas à bien savoir quoi. Je n'ose pas poser la question à d'autres garçons et qu'ils me disent, qu'as-tu fait, toi? Il y a cette frontière, partout, entre ceux qui ont fait quelque chose et ceux qui n'ont rien fait. Ceux qui ont pu, peu importe pour quoi, comment, qu'ils aient réussi ou non, ils sont du bon côté.



Je ne me déteste plus comme avant. Cela fait cinq mois maintenant que je suis sur le fleuve chaque jour, que je prends les gestes du garçon, sa voix. Je suis debout sur les troncs énormes, l'effort rend mon corps plus tranchant, plus semblable au sien. Lorsque je me réveille le matin je me tourne vers son lit pour être sûr qu'il est bien là, c'est la première chose que je fais. Il se lève parmi les derniers, je sors derrière lui pour le rassemblement. Après je suis debout au milieu des autres, immobile, j'attends la fin de l'appel pour reprendre la route du fleuve. Les jours raccourcissent, ce sera l'hiver sous peu. La lumière sur la forêt devient plus blanche. Je voudrais que les choses restent comme ça.

Bientôt la neige tombe, elle est dure par endroits. Le fleuve gelé devient une large route où passent les camions, les gardiens nous laissent aller dessus un moment. Ça fait longtemps que je n'ai pas marché où je voulais. Je ne sais pas bien quoi faire, je me laisse glisser comme les camarades, je regarde les poissons noirs retenus par les glaces.

Avec l'hiver, les choses sont mêlées, blanches, on voit mal où la terre et le ciel se séparent. Il m'a fallu plusieurs semaines pour savoir travailler sur le fleuve, maintenant il faut tout recommencer, il n'y aura plus de travail là-bas avant le printemps. Je suis affecté à la construction de la ligne de chemin de fer. Un énorme véhicule nous apporte le matériel, il sort du brouillard et s'arrête devant nous. On récupère alors les rails, on se met par quatre pour les porter et les placer.

Le matin, pour reprendre le travail, on marche jusqu'à l'endroit où on s'est arrêtés la veille. J'apprends à avancer dans la neige en donnant plus de poids vers l'avant pour ne pas tomber. Je reste à trois pas du garçon, ma voix est presque la sienne. J'attends le moment où je serai là, vraiment.

Le soir dans le dortoir, avant de se coucher, les camarades du garçon disent des prières, pour tous, simplement, comme s'ils se parlaient. Un cahier passe de main en main. Certains lisent, d'autres comme moi le donnent au suivant. Au début leurs prières ne m'intéressaient pas, maintenant avec le froid et le ciel que l'on voit peu je les comprends mieux.

Un matin, avant le rassemblement, un camarade derrière moi me prend pour le garçon, il m'appelle par son nom. Je me retourne et il voit qu'il s'est trompé, il s'excuse. Je sors rejoindre les autres. Le garçon je lui ressemble, les cheveux noirs et courts, les gestes, je veux mieux encore. Je veux comme lui ne plus être une bête, je crois que je peux faire ça. Cette pensée-là, et celle qu'en avril je retrouverai le fleuve, m'aident à passer l'hiver.